

Trou d'insomnie

Louise Mailloux

Volume 29, numéro 6 (174), décembre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mailloux, L. (1987). Trou d'insomnie. *Liberté*, 29(6), 33-38.

LOUISE MAILLOUX

Trou d'insomnie

J'avais hâte qu'il fasse jour pour reprendre mes recherches. Le temps n'allait plus assez vite, saoul le temps, chaloupé le temps, peut-être même s'était-il endormi quelque part, sa tête posée sur un grain de sable. Qui sait? Encore une fois, la nuit ne m'avait servi à rien. Du noir ouvert pour un passant d'insomnie, rien de plus. J'ai entendu les trains passer et aussi quelquefois, des chiens coincés qui aboyaient. J'ai pensé que je n'avais jamais vu de roses noires pas plus qu'un vrai désert, que j'ai souvent regardé les gens en faisant semblant de ne pas les voir, et que dans le fond, tout cela était sans importance. Aucune, aucune. Je trafiquais du noir pour du noir, les yeux ouverts sur du noir ouvert, c'est tout et c'est fou comme la noirceur mélange tout; la couverture de laine rouge lorsque j'avais cinq ans, les taches de bière sur le plancher, l'écume jaunie d'une parole apprise, les plumes jaunes du canari, mes doigts si longs, le bruit d'une clé dans la serrure, des verres fumés en forme de poires, l'escalier qui tourne pour rien, l'odeur sucrée des beignes au miel et le rose d'une gomme à effacer. Autant dormir, mais plutôt non. Parce que j'avais hâte qu'il fasse jour comme on a hâte d'un train qui passe à l'heure, jaune et coincé pour s'en aller dans un vrai désert où les gens font semblant de ne pas voir que la noirceur mélange les plumes dans la serrure du bruit d'une clé sur le plancher sucré et le rose noir d'une gomme, longue à effacer. À chaque matin, c'est toujours comme ça, du noir ouvert sur des doigts ouverts, et que dans le fond, mes mains s'enfonçaient comme des huîtres dans les creux de mon corps, avec mes doigts si longs et si effacés par l'odeur des beignes qui tournent pour rien. Il reste

encore un train à passer et peut-être aussi quelquefois, le temps chaloupé, coincé qui aboie en forme de poires, oui, un seul train et tout sera fini. S'était-il endormi quelque part, la tête posée dans les creux des beignes au miel pour lesquels les chiens aboient pendant que je me cache derrière les plumes jaunes des taches de bière, le nez encore plus rouge qu'aucune poire en laine fumée? Mais Solange, qui sait? Elle me retrouvera au petit matin, échoué dans la couverture rouge comme un poisson de paroles bavant d'insomnie, lamentablement coincé dans le creux de la pointe du jour. Toute la nuit ne va pas assez vite, aucune, bien sûr. Le miel écumant sur l'œil noir ouvert d'un canari. J'avais cinq ans, l'âge sucré et à chaque matin, c'était toujours une nuit qui ne m'avait servi à rien. Je trafiquais une poire contre ma gomme à effacer, rien de plus. Endormi quelque part, c'est fou comme les huîtres mélangent la bière et les corps. Mais tout cela est sans importance, aucune, mieux vaut tourner pour rien, puisque dans le fond, tout sera fou et fini, endormi, saoul quelquefois, quelque part, la tête posée où les gens font semblant de ne pas voir. Autant dormir, mais plutôt s'en aller dans un vrai désert, les yeux échoués dans une couverture de laine au miel. Oui, j'avais hâte qu'il fasse jour pour tout effacer, le rose, le vrai noir et les gens baveux que j'ai souvent regardés. Je me souviens très bien où j'en étais rendu. C'est fou mais c'est comme ça, en forme de poires. C'était hier, après mon dix-septième café, lorsque je passai à l'examen du troisième bouton en partant de la tête du côté gauche de mon matelas, exactement celui qui me pique les côtes lorsque je m'étends sur le côté gauche et que je suis forcé, quelques instants après, de me retourner sur le côté droit où, dans le fond, c'est plus confortable, puisqu'a toujours manqué le troisième bouton en partant de la tête du côté droit de mon matelas. Le dernier train vient de passer, maintenant, ce sont des gens qui crient et qui sifflent parce que tout est vraiment fini, chaloupé et vraiment noir. C'est Solange qui m'apporte le café noir, les yeux encore roses et plus creux qu'une tache de bière sur le plancher. Même avant qu'il fasse jour, juste au moment où j'avais hâte qu'il fasse jour pour reprendre mes recherches, pareil à mes cinq ans échoués dans le rose d'une longue gomme à effacer. C'est triste, oui, mais plutôt non. C'est toujours plus facile le jour, mais qui sait? Tout semble

aller de soi en même temps que tout finit lorsque Solange m'apporte le café avec ses mains si longues et si gommées et que, comme de l'eau jaune cachée au fond d'un tiroir désert, les chapeaux se balancent sur les têtes, de droite à gauche ou de gauche à droite, par en avant, par en arrière, parfois tout droit, d'autres fois quelquefois toujours tout droit comme des trains pas encore manqués pour lesquels les chiens rouges aboient, oui, mais quelque part non, les chapeaux vont et se promènent sans que personne n'ose trouver cela étrange. Les chaussures de chacun sont lacées et on voit rarement les orteils. On efface les orteils, on trafique les orteils roses et rarement les orteils noirs, sauf en été, où les gens sifflent et font semblant de ne pas voir. C'est étrange, l'insomnie des gens d'été portant des verres fumés en forme de poires. On a hâte d'un train qui passe à l'heure, d'un train pour rien et confortable, rien de plus, c'est fou, bien sûr, un seul train maintenant, et tout sera endormi. Des tonnes de tiroirs empilés dans un désert confortable en partant de la tête. À chaque matin, c'est comme ça tous les jours. Mais le jour n'était pas encore levé, pas plus que les chaussures lacées et les chapeaux traînaient un peu partout, là, où on les avait laissés en rentrant dans le bruit de la serrure du désert. Le temps sifflait et les huîtres si saoules bouffaient du canari à la bière. Ceci est mon corps, aboyaient-elles. C'est simple, j'avais terriblement peur du reste de la nuit, peur comme si je ne verrais plus jamais rien, ni le café, ni la noirceur rose et sucrée, ni les chiens, les trains, le désert et l'été avec Solange et ses orteils baignant au fond d'un tiroir, sauf en été, bien sûr, cachés dans le miel des roses noires accrochées aux chapeaux, ni le troisième bouton en partant de la tête du côté gauche de mon matelas, exactement celui qui me pique les côtes lorsque je m'étends sur le côté gauche et que je suis forcé, quelques instants après, de me retourner sur le côté droit, exactement comme un poisson échoué où, dans le fond, c'est plus confortable avec les huîtres, puisqu'à toujours manqué le troisième bouton en partant de la tête beigne du côté droit de mon matelas. Parce que mes yeux sont peut-être brûlés et que sûrement, je ne le sais pas encore. Le dernier train est passé, bondé de gens qui dormaient comme des chiens. Je me souviens très bien et je n'osais pas rallumer, là, où j'en étais rendu. C'est fou, c'est jaune, plutôt dormir mais c'est comme ça, la nuit est

toujours plus difficile que le jour. C'est à peine si je pouvais distinguer le bout de mes doigts, accrochés à mes mains dans les creux rouges de mon corps. Le café était chaud, brûlant comme mes yeux peut-être brûlés, le jour pas encore levé, les chaussures et les chapeaux se promenant toujours tout droit, sauf en été, sans que personne n'ose trouver que c'est comme ça tous les matins alors que Solange m'apporte le café et que l'on voit rarement ses orteils coincés en faisant semblant de ne pas les voir de même que le troisième bouton en partant de cette tête creuse et affreuse que je n'osais pas rallumer parce que j'avais terriblement peur des trains, des chapeaux et des chiens qui étaient plus roses et plus faciles après mon dix-septième café. Je me souviens très bien où j'en étais rendu. Ce n'était ni le jour, ni l'été, rien qu'un après-midi creux et baveux, rien de plus, autant dormir mais j'ai peur et ce n'est pas confortable. Mes yeux ouverts, mes doigts ouverts, et les boutons qui piquent mon corps, des orteils en partant de la tête beigne au miel. Les trains et les chapeaux ne passaient pas encore et je pensais à des insectes que j'avais tués par plaisir lorsque j'avais cinq ans et aussi à une vieille valise brune remplie de cartes postales. Dans mon cerveau, il n'y avait plus que cela, des insectes empilés et des cartes postales qui grouillaient et qui me ravageaient à qui mieux mieux. Le canari dormait dans un tiroir, échoué comme une huître dans un désert ouvert et je laissais faire. Oui, je laissais faire le sommeil qui s'en venait comme un chien pour tout gaspiller et tout siffler. Tout sera endormi, autant dormir. Il a déjà tout noyé dans l'eau brune cachée au fond du tiroir, tellement que c'est à peine si je pouvais distinguer la peur que je ne verrais plus jamais, sauf en été, tout comme le bout de mes doigts qui tournent pour rien. Après cela, je savais bien qu'il y avait autre chose; une lampe coiffée d'un vieil abat-jour, des draps sales, des ongles sales, des crayons à moitié rongés, entassés dans un verre bleu comme un chien dans une valise bleue et mon paquet de cigarettes. Il devait bien me rester trois ou quatre cigarettes que je n'osais pas allumer parce que c'est toujours plus facile le jour, alors que Solange m'apporte le café pendant qu'un vieux couple jauni par le temps semble aller de soi dans ses chaussures lacées. Juste au moment où j'avais hâte qu'il fasse jour pour reprendre mes yeux et regarder les gens faisant, dans le fond,

que tout cela est sans chapeau, sans bouton, sans chaussure et sans importance. Désert, désert, des déserts de draps sales empilés comme un vieux couple, un creux couple aux yeux fumés en forme d'huîtres, un affreux couple rose café, le dix-septième, que j'avais tué par plaisir à cinq ans, le cerveau déjà gaspillé par la peur, le sommeil et trois ou quatre cigarettes. Je me souviens très bien du côté droit comme du côté gauche, des ongles gaspillés aussi, de tous ces boutons roses comme de tous ces boutons noirs, brûlant comme des insectes échoués dans les creux noirs de mon corps sale. Dans le fond, c'est plus confortable au fond du reste de la nuit que de rester avec les chiens et de durer sale pareil à un vieil abat-jour, aussi loin et aussi longtemps que le sommeil. À qui mieux mieux, entassé comme un verre bleu au fond d'une valise bleue, en rongant les cartes postales de mon cerveau sans chapeau, sans idée, sans train, ni rien. Oui, un vrai désert avec de vraies roses noires comme je n'en ai jamais vu, ni rarement gaspillé parce que mes yeux sont peut-être brûlés par trois ou jaunes cigarettes laissées au fond d'un tiroir. Le vrai désert semble aller de soi comme le sommeil, comme un train, comme un rien, comme un chien et je ne le sais pas encore. Il y avait aussi ma chemise que j'avais posée sur une chaise lorsque je m'étends sur le côté gauche et que je suis forcé, quelques instants après, de me retourner comme un chien sale dans la valise brune d'une auto bleue, parce que c'est plus confortable, puisque les huîtres se balancent sur les têtes à moitié rongées du vieux couple jauni par la bière qui va et qui se promène à qui mieux mieux, vieux, sous les ongles, sur le plancher et dans les creux de mon matelas puisqu'a toujours manqué le troisième bouton de ma chemise et de mon matelas, sans que personne n'ose trouver cela. Mais qui sait? Trop de bière et saoul le temps qui finit par effacer la gomme, ronger les crayons, les poissons et le sable. La nuit finira lamentablement par passer comme les trains, coincée dans le temps comme une cigarette allumée. L'insomnie n'aura pas tout gaspillé, chaloupé. Je prendrai mon cerveau et mon chapeau de même que l'escalier qui tourne pour rien. Dans mes mains, j'entendrai les trains se mélanger dans la noirceur, grouillant comme des insectes en forme de clé et je sortirai d'ici, pour m'échouer quelquefois quelque part, avant même que Solange, son café et personne n'osent trouver mon chapeau,

mes yeux, mes paroles et mes recherches. Rien de plus, étrange.
Autant dormir peut-être.